MARDI 22 JUIN 1909 — XXe ANNEE — N° 6 207 — MARDI 22 JUIN 1909

LA CROIX

5 CENTIMES — DE ROUBAIX-TOURCOING — 5 CENTIMES

BUREAUX : LILLE. — 15, rue d'Angleterre — Téléphone : 672

BUREAUX : ROUBAIX. — 35, rue du Vieil-Abreuvoir — TOURCOING. — 85, rue des Ursulines

ADVENIAT REGNUM TUUM

Dieu protège la France!

Mardi 22 juin — SAINT PAULIN

LUNDI 21 JUIN 1909

La journée

Avant de reprendre la discussion de la revision douanière, la Chambre a entendu une question de M. Barrès au ministre de l'Instruction publique, au sujet des suicides de lycéens, et une autre de M. Denys Cochin au ministre des Affaires étrangères, au sujet de la Crète.

❋

Le gouvernement va demander à la Chambre d'ouvrir un crédit de 1 million 800 000 francs pour les sinistrés du Midi.

❋

Les lettres adressées par S. Em. le cardinal Merry del Val et S. Em. le cardinal Coullié au colonel Keller, que nous publions, méritent de fixer l'attention.

❋

M. Barthou a inauguré l'exposition de Nancy.

A Dombasle, près Nancy, le ministre a prononcé un discours d'un clemencisme aigu.

❋

Les garçons d'écurie en grève, ayant essayé d'empêcher le Grand Steeple-Chase d'être couru, de violentes manifestations ont eu lieu à l'hippodrome d'Auteuil.

Il y a eu des arrestations et des blessés.

❋

Les dockers de Marseille ont refusé de se joindre aux inscrits maritimes et de faire grève.

❋

ETRANGER. — Le Reichstag a renvoyé à la Commission des impôts le projet de nouvelles impositions.

— On a solennellement commémoré le cinquantenaire de Solférino en Italie, en particulier à Rome.

Au pays de Jeanne d'Arc

Ils sont sans doute très nombreux ceux qui, en cette année de la glorification de Jeanne d'Arc, désirent visiter Domremy.

Le Conseil général des Pèlerinages et de Notre-Dame de Salut a donc répondu à un désir général en organisant un pèlerinage au berceau de la bienheureuse Jeanne d'Arc à Domremy, avec visite de Vaucouleurs et de Nancy où les pèlerins assisteront à la magnifique représentation de l'épopée de la Pucelle, par les artistes du théâtre de la Passion.

Départ de Paris le vendredi 2 juillet.

Retour à Paris le lundi 5 juillet.

Demander le programme et tous les renseignements à M. le secrétaire des Pèlerinages, 4, avenue de Breteuil, Paris, VIIIe. Prière de se hâter.

Deux documents

Le colonel Keller, président de la Société générale d'éducation et d'enseignement, a reçu de S. Em. le cardinal Merry del Val et de S. Em. le cardinal Coullié, les lettres suivantes, qu'il nous communique et que nous sommes heureux de reproduire. Leur importance ne saurait échapper à personne :

Du Vatican, le 19 juin 1909.

A M. le colonel Keller, président de la Société générale d'éducation et d'enseignement, Paris.

Monsieur le président,

Le Saint-Père vous remercie de la noble lettre que vous lui avez adressée, avec le compte rendu de l'assemblée annuelle de la Société générale d'éducation et d'enseignement. Sa Sainteté, qui déjà s'était grandement réjouie en vous voyant appelé à succéder à votre illustre père dans la présidence de cette Société si méritante, n'a pu lire sans une profonde satisfaction le remarquable discours que vous avez prononcé en cette solennelle circonstance. Vos paroles, en effet, répondent complètement aux pensées et aux désirs du Souverain Pontife, qui est heureux de leur donner sa pleine et entière approbation. Rien ne lui paraît plus opportun et plus pratique que d'appeler tous les gens de bien à s'unir sur le terrain nettement catholique et religieux, conformément aux directions pontificales.

Ce programme d'action si clair et si fécond, que déjà votre vénéré archevêque a encouragé en termes si éloquents et si autorisés, le Saint-Père souhaite qu'il soit adopté par tous les bons Français. C'est dans cette espérance que Sa Sainteté vous accorde de tout cœur, Monsieur le président, ainsi qu'à tous les membres de la Société générale d'éducation et d'enseignement, sa plus affectueuse bénédiction.

Je profite bien volontiers de cette occasion pour vous exprimer, Monsieur le président, mes sentiments très dévoués en Notre-Seigneur.

Signé : Cardinal MERRY DEL VAL.

Lyon, le 17 juin 1909.

Monsieur et cher colonel,

Vos précieux courriers, lettres et brochure, me sont parvenus. Je vous remercie de me les avoir adressés.

S'il m'était permis d'exprimer un désir, j'oserais demander que le discours prononcé par vous à l'assemblée annuelle de la Société générale d'éducation fût imprimé en forme de tract et répandu à profusion. A la lecture de ces pages, on sent vibrer dans l'intime de l'âme toutes les fibres de la foi et du patriotisme.

Comment aussi ne pas admirer la sagesse de vos appréciations et de vos conseils !

Dieu soit donc remercié ! L'héritage de votre père est tombé en bonnes mains, et vous avez recueilli avec honneur les trésors possédés par ce grand catholique. Permettez-moi de vous en féliciter.

C'est avec délicatesse et avec une grande sincérité que vous touchez à la question de l'union tant désirée par les catholiques de France qui veulent se grouper sur le terrain solide de la défense de la foi.

Respectueux de la hiérarchie sacrée, vous interrogez avec déférence les chefs des fidèles pour recevoir la lumière destinée à éclairer les esprits inquiets, et les encouragements propres à relever les volontés défaillantes.

Déjà vous avez entendu des paroles épiscopales, et je comprends qu'après votre discours du 12 mai, Mgr l'archevêque de Paris n'ait pas hésité à donner à vos paroles l'assentiment de sa haute autorité.

Aujourd'hui, vous me demandez ma pensée sur ce sujet si important. Je n'hésite pas à vous la faire connaître, car vous répondre c'est accomplir à cette heure un devoir de ma charge pastorale.

Ma pensée, la voici :

Dans les hauts enseignements donnés aux catholiques de France par le Souverain Pontife, il n'y a place pour aucune équivoque ; tout commentaire les affaiblit, toute amplification ne peut que les dénaturer.

Le Pape est le Père commun de tous les fidèles et de tous les pasteurs ; il s'adresse à tous sans distinction et sans préférence.

Les intérêts religieux dont il a la charge dominent les questions politiques et ne peuvent se confondre avec elles.

Sa parole appartient à tous ses fils réunis ; elle n'est la propriété d'aucun d'eux en particulier.

Lors donc qu'il nous convie tous à nous unir autour de lui pour la défense de la religion, ce n'est pas pour que nous nous disputions l'appui qu'il nous offre, au profit de nos méthodes d'action quelles qu'elles soient ; c'est au contraire pour qu'en dehors des questions qui nous divisent nous trouvions autour de lui et dans la hiérarchie l'autorité qui peut grouper toutes nos forces.

Que les catholiques cessent donc de discuter les instructions du Pape, mais qu'ils les suivent en se tenant franchement et loyalement la main, avec le désir sincère d'aplanir les difficultés au lieu d'en créer de nouvelles.

Qu'ils laissent avant tout l'auguste personne du Souverain Pontife en dehors et au-dessus de leurs divergences d'opinions.

Ceci dit très loyalement, mon cher colonel, j'appelle sur vous et sur tous les membres de la Société d'enseignement et d'éducation les bénédictions de Dieu les plus précieuses et les plus abondantes.

† PIERRE, cardinal COULLIÉ,
archevêque de Lyon et de Vienne.

ROME

Par dépêche de notre correspondant particulier :

Le P. Billot, consulteur du Saint-Office

Le Saint-Père a nommé le P. Billot, Jésuite français, consulteur de la Congrégation du Saint-Office. Cette nomination importante montre la considération dont jouit le savant professeur de l'Université grégorienne.

GAZETTE

C'est aujourd'hui la fête du Soleil

Qui est-ce donc qui parle de l' « agonie des religions » ?...

Depuis quelques années, des hommes de Science (inclinez-vous mortels !) travaillent à édifier la religion du Soleil.

Et nous voilà ramenés aux vieux rites païens d'avant le christianisme.

De cette religion nouvelle, M. Camille Flammarion est le grand-prêtre. C'est lui qui présidera, ce soir, la grande fête dans le temps du Soleil qui n'est autre que la Tour Eiffel.

M. Paul Painlevé, de l'Institut, parlera de la gravitation universelle ; le poète Emile Hinzelin saluera l'astre du jour dans une ode : *La devise du Soleil;* les officiers de marine Colin et Jeance, qui ont installé la téléphonie sans fil à la Tour Eiffel, feront un exposé de leurs travaux, accompagné d'expériences.

Religion, on le voit, à laquelle il ne manque d'être populaire, de s'adresser à l'homme tout entier et surtout de venir de Dieu.

Car, enfin, l'homme ne vit pas seulement de la gravitation universelle et de la téléphonie sans fil !

L'Académie et l'aviation

L'Académie est décidément dans le train — *ou plutôt (car il faut être de son temps)* dans l'aéroplane.

Elle propose, en effet, comme sujet de concours pour le prix de poésie, — devinez quel sujet?... Philémon et Beaucis? Hercule aux pieds d'Omphale ? Prométhée enchaîné ?..... Non ! non ! non !

Le sujet du prix de poésie, le voici : *C'est la conquête de l'air.*

Hein ! qu'en dites-vous ? — Ce sujet a tout de suite tenté un de nos confrères.

Et d'Antin, de la *Liberté*, a mis sur le métier, un poème dont voici le début :

Poète, prends ta lyre et supplie Apollon
De t'inspirer un chant en l'honneur du ballon
Dirigeable... O Pégase, ô toi qui, dans l'espace,
Rapide, audacieux, sur ton monoplan passe,
Mets de l'avance et va dire au vieux Jupiter
Qu'aujourd'hui le Cyclope est le plus lourd que [l'air!
O Voisin, ô Farman, rois de l'aéroplane,
Rtez du labyrinthe où pleurait Ariane,
Prenez Sisyphe en votre étonnant appareil,
Dépassez en sa course ardente le soleil,
O sublime héros, conquérants de la paix,
Grâce à votre moteur de quatre-vingts HP !
Mais quel est cet oiseau qui fend l'immense azur ?
C'est le maître du pur éther, c'est Wright, Wilbur.

Un aéroplane au Tonkin

L'aviation vient de faire son apparition à Hanoï. Un habitant de la ville a, en effet, construit un aéroplane, qui a la forme d'un cerf-volant. L'aéroplane s'est élevé à 5 mètres de hauteur et a plané 15 mètres. La chute a quelque peu endommagé l'appareil. L'aviateur reprendra ses expériences ces jours-ci.

Le « délit de Congrégation »

De notre correspondant toulousain :

Samedi midi, à Toulouse, M. Ricard, commissaire aux délégations judiciaires et quatre agents de la Sûreté ont procédé à une perquisition, 17, rue Velane, dans une maison occupée par une pension de famille et où prennent leurs repas trois prêtres anciens Dominicains, poursuivis *de ce chef pour infraction* à la loi de 1901.

Le commissaire s'est retiré en emportant quelques papiers et après avoir mis les scellés sur la porte de la chambre d'un pensionnaire absent, M. l'abbé Vieil. Il ne sera possible de poursuivre ces prêtres que pour le fait de se réunir autour d'une table si cela toutefois constitue un délit.

Pendant que le Parquet mobilise ainsi la police toulousaine pour des expéditions ridicules, les cambrioleurs sont les rois de Toulouse. Dans la nuit de jeudi, on signalait quatre cambriolages, dans la nuit de vendredi, deux autres et dimanche après-midi, dans cette même rue Vélane, la population a arrêté et lynché un cambrioleur surpris pendant qu'il opérait et, qui, en fuyant, tira trois coups de revolver blessant légèrement deux personnes. Le cambrioleur a été porté au poste dans un piteux état.

Les déclarations du cardinal Andrieu

Plusieurs évêques, notamment Nosseigneurs Lobbedey et Gély, ont adhéré à la déclaration de S. Em. le cardinal Andrieu.

D'où grande colère de la *Lanterne :*

Si les évêques se bornent à adresser des compliments platoniques à M. Andrieu, il n'y a évidemment pas grand péril, mais il n'est pas douteux, cependant, qu'en approuvant publiquement l'auteur d'un délit, ils tombent eux-mêmes sous le coup de la législation pénale.

Il serait bon de s'en souvenir si leur attitude entraînait les conséquences que, sans aucun doute, ils en attendent.

Si la *Lanterne* veut inviter nos évêques à se solidariser avec l'archevêque de Bordeaux, elle a trouvé les bons arguments.

Mgr Gieure en correctionnelle

Mgr Gieure, évêque de Bayonne, est cité à comparaître devant le tribunal correctionnel pour lundi 28 juin.

Le sénateur Pauliac

On lit dans la *Revue religieuse de Cahors* (13 juin) :

M. Pauliac, sénateur et président du Conseil général du Lot, vient de mourir.

D'après des renseignements sur l'authenticité desquels aucun doute ne paraît possible, M. Pauliac, est décédé à Enghien-les-Bains, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise par le ministère de M. le curé d'Enghien.

En conséquence, malgré les votes hostiles à l'Eglise émis par le défunt au cours des législatures antérieures, les honneurs de la sépulture chrétienne lui ont été accordées à Enghien d'abord et ensuite à Fourmagnac.

Que nos bons lanterniers saisissent cette occasion pour tonner contre l'intransigeance de l'Eglise.

« Aussi absurde »

M. Flaissières ne vole pas les 15 000 fr. de rente dont le suffrage restreint des Bouches-du-Rhône lui a octroyé les douceurs, pour le consoler d'avoir été lâché par le suffrage universel de Marseille. Ce grand homme, dans la séance du 17 juin, a proféré plusieurs paroles magistrales, que la postérité aurait bien tort de ne pas retenir. C'est pourquoi nous demandons la permission de les citer de nouveau, afin de les savourer avec tout le recueillement convenable.

« Il est *aussi absurde*, s'est écrié l'illustre socialiste, de crier : A bas l'armée ! que de crier : Vive l'armée ! »

Voilà, en une phrase, deux professions de foi bien compromettantes, l'une pour le passé, l'autre pour l'avenir.

S'il est absurde de crier : « A bas l'armée ! » M. Flaissières inflige un blâme sanglant à un tas de ses amis qui, depuis douze ou treize ans, ne font pas autre chose.

Et s'il est absurde de crier : « Vive l'armée ! » M. Flaissières s'aliène d'avance les dispositions des Augereaux futurs et de leurs grenadiers, le jour où quelque Barras essayera de fructidoriser, après des élections hostiles au « bloc », une Chambre libérale.

Eh quoi ! même si le gouvernement, grâce à un travail d'élimination à jet continu, parvenait à créer une armée où l'on ne trouverait que des André, des Percin, des Peigné, des Dreyfus, des Ullmo, des Marix, etc., M. Flaissières persisterait à ne pas crier : « Vive ! » et maintiendrait l'absurdité des vivats ? A-t-il fait le serment de ne jamais acclamer les pantalons rouges, même quand il les verra s'élancer à l'assaut d'une église ou d'un couvent ?

Notez qu'à certains moments, en certaines grèves, le gouvernement du « bloc », sans l'armée, n'en mènerait pas large, et que, si la révolution sociale triomphait des baïonnettes, le pauvre Sénat n'en aurait plus pour longtemps.

Mais M. Flaissières ne parle pas étourdiment. A sa profession de foi, il donne une raison.

« L'armée, dit-il, c'est la nation... Pourquoi la haïr ? pourquoi l'exalter ? »

D'où cette conclusion évidente, qu'il est aussi absurde de crier : « Vive la nation ! » que de crier : « A bas la nation ! »

Certes, c'eût été là une jolie déclaration à faire aux jacobins de 1793. *Absurde* de crier : « Vive la nation ! » Et aussi absurde de pousser ce cri que de pousser le cri contraire ! Vous voyez d'ici la tête qu'eussent faite les révolutionnaires de toute nuance, depuis Mirabeau et La Fayette jusqu'à Robespierre et à Marat !

Le malheureux fou qui eût dit alors : « Il ne faut pas crier : Vive l'armée ! parce que l'armée, c'est la nation », aurait-il gardé vingt-quatre heures sa tête sur les épaules ? — Tout ce qu'on peut dire, c'est que, si un réverbère eût été dans le voisinage, il l'aurait gardée peut-être, mais son cas eût été encore plus vite réglé.

Heureusement, nos mœurs sont plus douces, provisoirement tout au moins, et M. Flaissières, sans avoir à redouter ni le couperet ni la corde, peut sans crainte affirmer qu'il est aussi absurde d'exalter la nation que de la haïr. Peut-être, élargissant son système, nous apprendra-t-il quelque jour qu'il est aussi absurde de respecter son père et sa père que de les assassiner. Mais il faut ménager les transitions quand on se livre à de telles envolées philosophiques.

Voyez les différences entre les esprits, même les plus semblables en apparence. M. Flaissières ne veut crier ni : « Vive l'armée ! » ni « A bas l'armée ! » M. Gustave Hervé, au contraire, ne demande pas mieux que de crier : « A bas l'armée ! » pourvu qu'il s'agisse de l'armée française, et il a écrit sur la question du Maroc des articles qui, si on voulait les résumer en trois mots, ne pourraient se traduire que par ceux-ci : « Vive l'armée..... marocaine ! »

Au moins, M. Hervé se fait des amis. M. Flaissières, avec sa neutralité, risque de mécontenter tout le monde.

On conçoit les gens qui disent : « Vive *à bas !* » et « A bas *vive !* » Mais c'est une impartialité dangereuse que de dire : « A bas *vive !* » et : « A bas *à bas !* » Car cela signifie : « A bas le oui et le non ! A bas le pour et le contre ! A bas toutes les opinions et tous les partis ! » De sorte qu'on reste seul avec sa mauvaise humeur universelle, et qu'on s'enferre avec ses condamnations à double tranchant.

A un autre moment de la même séance M. Flaissières s'est déclaré prêt à chanter l'*Internationale*. Et, comme M. de Lamarzelle lui demandait : « Chanterez-vous le couplet des généraux ? » l'homme rouge de la Camebière a répondu superbement : « Quand il nous plaira ! »

Le « couplet des généraux », on le sait, est celui où les soldats promettent de tirer, non sur les ennemis, mais sur leurs chefs. Sans doute, M. Flaissières estime que le moment d'envoyer ces balles n'est pas encore venu. Ce sera « quand il lui plaira ». Mais que diable attend-il ? — Que toute l'armée ait été épurée et que tous les généraux soient blocards ? — Drôle de temporisation qui, sans rien enlever à notre blâme, pourrait fort diminuer notre chagrin.

M. Flaissières en pioupiou, braquant son fusil sur le général Picquart ! Admirable sujet à mettre en carte postale. Et si, ce jour-là, on faisait payer les places, l'équilibre des budgets de M. Caillaux s'en trouverait rétabli d'un seul coup.

DIÉGO.

Vol légal

Le *Journal officiel* du 20 juin a publié la liste des biens volés aux établissements publics du culte, qui avaient leur siège dans le département de *Meurthe-et-Moselle.*

Les révolutionnaires de Cherbourg et le voyage du tsar

De notre correspondant de Cherbourg :

Le Conseil municipal d'Equeurdreville, banlieue de Cherbourg, vient de voter, à l'unanimité, l'ordre du jour suivant :

Le Conseil municipal d'Equeurdreville, proteste contre la réception du tsar en France, manifestation indigne d'un peuple qui a conquis sa liberté en abattant l'autocratie en 1793, blâme énergiquement les auteurs responsables de cette réception et envoie l'expression de sa sympathie au peuple russe et aux vaillants lutteurs qui expient dans les bagnes de Sibérie leur amour de la liberté; il engage la population à s'abstenir de toute manifestation sympathique en faveur du tsar.

Ajoutons que le maire d'Equeurdreville n'est autre que le citoyen Mars, secrétaire général du Syndicat rouge de l'arsenal. Comme on le voit, ce n'est pas à tort que l'on craint quelque manifestation regrettable de la part des révolutionnaires.

Le tremblement de terre du 11 juin

LETTRE DU SAINT-PÈRE

S. Em. le cardinal Merry del Val a écrit à Mgr l'archevêque d'Aix, au nom du Saint-Père, la lettre suivante :

Secrétairerie d'Etat. Vatican, 16 juin 1909.

Monseigneur,

Le Saint-Père a été profondément peiné à la nouvelle de la catastrophe qui vient de frapper le Midi de la France en jetant le deuil et la désolation dans plusieurs départements de toute cette région.

Aussi l'auguste Pontife a-t-il pris une part très vive au désastre qui afflige nombre de pasteurs avec leurs peuples et s'est empressé de prier Dieu pour les pauvres victimes qui ont succombé et pour celles qui survivent dans la douleur.

Sa Sainteté me charge enfin de vous faire part que, dans le cas où Elle pourrait vous faire chose agréable en ces tristes circonstances, Votre Grandeur n'aurait qu'à l'exprimer en toute liberté.

J'unis mes sentiments de profonde et cordiale sympathie, et je vous prie, Monseigneur, d'agréer l'expression de mes sentiments très dévoués en Notre-Seigneur.

R. Card. MERRY DEL VAL.

LETTRE DE Mgr BONNEFOY

Mgr l'archevêque d'Aix écrit à l'occasion du tremblement de terre du 11 juin une émouvante lettre pour recommander à la charité de ses diocésains les sinistrés. Nous en détachons ce passage :

Vous ne sauriez être surpris, N. T. C. F., si nous vous laissons entrevoir la préoccupation qui nous domine. Certes, la misère est sacrée, où qu'elle se trouve ; et nous serions coupables d'inhumanité si nous songions un instant à la négliger. C'est de grand cœur que nous participerons à l'œuvre de sauvetage, dans la-

---

FEUILLETON DU 22 JUIN 1909 — 39 —

Le Roi des Andes

QUATRIÈME PARTIE

Lutte et victoire

I

Un soleil radieux se levait sur le camp. Il éclairait, ce matin-là, une animation inaccoutumée, un va-et-vient ininterrompu. Les hommes allaient de-ci de-là, interrogeant, jetant des exclamations. Don Estevan, le visage blêmi et crispé, donnait des ordres aux chefs de groupes placés sous ses ordres.

Don Sanche, très pâle, allait et venait en compagnie de Jacques dont la physionomie portait la marque d'une immense désolation. M. Hamelette, enlevé pour quelques instants à sa distraction habituelle, vaquait comme une âme en peine en marmotmottant :

— Etrange !... étrange !

— Eh bien ! quoi ! on peut donc tout de même sortir d'ici ? dit Bille en accostant M. de Salves.

— C'est invraisemblable !... Il n'existe aucune issue autre que le chemin suivi par l'ascenseur, et celui-ci est gardé nuit et jour, par un poste composé d'hommes d'une fidélité éprouvée. D'ailleurs, la clé spéciale qui en actionne le mouvement est remise chaque soir au maître, ou à celui qui le remplace en son absence.

— Ben quoi, alors ?

— Je vous le répète, c'est inexplicable !... Et cette malheureuse jeune fille !

— C'est ça surtout !... Les autres, à la rigueur, qu'ils aillent se faire pendre ailleurs ! Mais que vont-ils faire de Mlle Inès? Ses cousins la détestent, le Maxence voudra se venger de son refus de l'épouser...

Une longue sonnerie électrique résonna tout à coup.

— Don Miguel qui revient !

La nouvelle courut en un instant à travers le camp. Don Estevan, don Sanche et les autres notabilités de Solepto se précipitèrent vers l'endroit où l'ascenseur, répondant à l'appel du maître, descendait rapidement.

— Je ne voudrais pas être à la place de don Estevan ! murmura à l'oreille de son voisin un vigoureux Anglais, en désignant le lieutenant du roi des Andes qui semblait fort peu à son aise.

— Il n'a vraiment pas de chance ! Jamais une évasion n'avait eu lieu ici. C'est réellement à n'y pas croire !

L'ascenseur reparut bientôt. Don Miguel s'y trouvait avec quatre de ses hommes. Il prit rapidement pied sur le sol, et, s'adressant à don Estevan qui s'inclinait profondément :

— Tout va bien, je suppose ?

— Hélas ! senor... non !

— Qu'y a-t-il ?

— Les prisonniers... se sont évadés.

— Vous plaisantez ?... Par où auraient-ils pu passer ?... Et quels prisonniers, d'abord ?

— Les Français... et Hermann...

Jacques bondit tout à coup vers don Miguel...

— Et ils ont emmené ma sœur !... Don Miguel, sauvez-la, ma pauvre Inès !

Une pâleur intense s'étendit sur le visage du roi des Andes.

— Vous dites ?... Comment ont-ils pu ? interrogea-t-il d'une voix altérée.

En phrases entrecoupées, Jacques raconta alors qu'Alonsa, en entrant le matin dans la chambre d'Inès, l'avait trouvée vide. Nulle part on n'avait pu découvrir la jeune fille. Et cette disparition coïncidait avec celle des prisonniers, on en avait conclu que ceux-ci avaient enlevé Inès.

— Car, naturellement, ce n'est pas de bon gré qu'elle les a suivis ! ajouta le pauvre Jacques dont la mine faisait pitié.

La première stupéfaction de don Miguel, et l'émotion qu'il n'avait pu dissimuler à l'annonce de l'événement avaient déjà fait place à l'impassibilité habituelle à sa physionomie.

— Don Estevan et don Sanche, vous allez venir me faire part des remarques que vous avez déjà pu faire, dit-il froidement. Que chacun retourne à ses occupations. Les coupables seront promptement rejoints, et un châtiment exemplaire montrera à tous ici les résultats d'une tentative de ce genre.

Instantanément, les hommes venus là, moitié pour accueillir leur chef, moitié pour voir la façon dont il recevrait la nouvelle, s'éloignèrent dans différentes directions.

Don Miguel, posant sa main sur la tête rasée du jeune de Brévys, dit d'un ton devenu doux et compatissant :

— Ne vous désolez pas trop, mon petit Jacques, je sauverai votre chère grande sœur.

— Oh ! j'ai tant de confiance en vous ! dit ardemment Jacques. Mais comment ont-ils pu !... par où sont-ils partis ?

— C'est ce que nous allons examiner... Vous pouvez venir avec nous, Jacques.

Une fois dans sa tente, don Miguel interrogea alors les deux hommes qui exerçaient toujours, à des titres divers, l'autorité à Solepto pendant ses absences. Des affirmations de l'un et de l'autre, il résultait que les prisonniers n'avaient pu absolument se servir de l'ascenseur, dont le maniment était confié à des hommes d'une fidélité inattaquable.

— Cependant, il n'existe que cette issue... et l'autre, dit don Miguel.

— L'autre ! s'exclama don Estevan. Mais, senor, comment auraient-ils connu ?...

— C'est ce qu'il nous faut arriver à savoir. Tout d'abord, voyons si réellement il nous faut les chercher de ce côté. Faites venir Ocalpo.

Don Estevan s'éloigna, et reparut peu après suivi d'un Indien âgé, à la physionomie noble et fière.

— Tu vas chercher la piste des fugitifs, Ocalpo, dit don Miguel après avoir répondu par un geste à la profonde inclination du nouveau venu.

L'Indien porta la main à son cœur.

— Ocalpo est l'esclave du Grand Condor, dit-il. Qu'il commande, il obéira.

Don Miguel se leva et se dirigea vers la salle aux piliers. Don Estevan, don Sanche, Jacques et l'Indien le suivirent. Ocalpo se baissa et se mit en devoir d'examiner soigneusement le sol. Pour tous ceux qui étaient là, rien d'anormal ne se présentait... Pourtant, après avoir examiné longuement le sable mêlé d'or qui avait naguère frappé Inès et son frère, il se redressa en disant :

— Ce sable a été arrangé, cette nuit, après le passage de plusieurs personnes, afin de dissimuler toute trace de leurs pas.

— Bien... Suis-moi, dit don Miguel. Vous, don Sanche, allez chercher de la lumière et rejoignez-nous.

Ils s'engagèrent dans un large couloir, qui se rétrécit bientôt. Don Sanche était revenu promptement, portant deux puissantes lanternes. Ocalpo en prit une, et, tout en avançant lentement, se courba pour examiner le sol.

— C'est du roc... la piste sera difficile à suivre, dit don Miguel.

— Difficile, oui... pas impossible, répondit laconiquement l'Indien.

Bientôt, le couloir ne fut plus qu'un boyau où les cinq hommes n'avançaient qu'un à un... Un grondement sourd se faisait maintenant entendre et finit par intriguer Jacques qui demanda :

— Qu'est-ce donc que ce bruit ?

— C'est le volcan qui se réveille depuis quelques jours, répondit don Miguel. Nous longeons en ce moment un de ses flancs.

L'Indien se baissa tout à coup, parut examiner longuement quelque chose... Puis, se tournant vers don Miguel :

— Regardez, senor, dit-il.

Le jeune homme se pencha vers la muraille rocheuse, il fixa son regard sur un point légèrement avançant à la base, y promena un instant son doigt.

— Oui, cet endroit a été récemment poli par une main humaine, sans doute pour effacer la trace d'une brisure faite au passage par les souliers d'un des fugitifs... Continue, Ocalpo.

Ils marchèrent de nouveau dans le couloir, où bientôt, par suite de l'abaissement de la voûte, ils durent presque ramper. Deux fois encore, Ocalpo releva les indices d'un récent passage — indices qui eussent échappé à tout autre, mais que discernait aussitôt son extraordinaire finesse.

Maintenant, au bruit de tout à l'heure, se mêlait un autre grondement, plus fort, et qui augmentait de minute en minute... Un air vif, presque glacé arrivait jusqu'aux chercheurs, un peu de jour apparaissait...

Et tout à coup Jacques, en dépit de son angoisse, ne put retenir un cri d'admiration. Ils venaient de déboucher sur une sorte d'étroite plate-forme rocheuse, surplombant un abîme énorme... Et, en face d'eux, d'une ouverture percée dans la muraille de roc, s'élevant à deux cents mètres au-dessus d'eux, qui enserrait ce gouffre formidable, s'échappait le flot furieux d'une cascade qui allait se perdre avec un bruit de tonnerre dans l'abîme insondable.

(*A suivre.*)

M. DELLY.

(*Droits de traduction et de reproduction réservés.*)